

On voit pourtant qu'il ne faut jurer de rien. Les Auteurs ont eu bien souvent la bonhommie de se faire jouer par les Comédiens, quand ceux-ci se joueroient eux-mêmes, à leur tour, quel mal y auroit-il? »

FIN.

LES
DEUX SŒURS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par Mlle DE SAINT-LÉGER.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET
DES DEUX SŒURS.

Madame de Melcour, jeune veuve, a deux filles, Rosette, âgée de quatorze ans, et Eugénie, qui n'en n'a que treize. Rosette a su gagner l'amitié de sa mere, par de la vivacité, de la flatterie et des caresses continuelles. Eugénie est plus réservée, plus timide; et sa timidité est prise, par la mere, pour de la froideur, de l'insensibilité. Rosette et Eugénie ont été à un bal, sous la conduite de Lisette, femme-de-chambre de Madame de Melcour, et un certain fat, nommé Versac, y est devenu amoureux de Rosette: il a osé lui écrire, à l'aide de Lisette, qu'il a mise dans ses intérêts. Mais comme il est un de ces avantageux qui mettent leur bonheur à se vanter de leurs conquêtes, il a raconté sa nouvelle intrigue à M. de Florval, fils d'un ancien ami de Madame de Melcour, et qui as-

pire à devenir un jour l'époux d'Eugénie. Cependant Madame de Melcour a le dessein de donner Rosette à Florval ; et, lui accordant déja toute sa confiance, elle lui fait part de la crainte qu'elle a d'être moins aimée de sa fille cadette que de l'aînée, et, pour s'en assurer, elle le charge d'apprendre à Eugénie qu'elle va la mettre au Couvent, afin de savoir l'effet que produira cette menace sur elle. Eugénie se résigne, espérant acquérir au Couvent des qualités capables de la faire aimer davantage de sa mere. Madame de Melcour, n'écoutant toujours que sa fausse prévention, prend encore pour de l'indifférence la docilité d'Eugénie. Mais Florval demande à faire subir une nouvelle épreuve aux deux sœurs, à la fois. Madame de Melcour se cache dans un cabinet, d'où elle peut tout entendre. Rosette se présente la premiere, et Florval lui dit que, par un abus de confiance, de la part d'un homme que sa mere avoit chargé de ses affaires, elle se trouve entiérement ruinée. Rosette est désolée et ne peut supporter l'idée de la misere : elle veut qu'on la mette au Couvent, avec sa sœur.

Eugénie, au contraire, en apprenant cette triste nouvelle, commence d'abord par détacher tous ses bijoux, qu'elle prie Florval de vendre, pour en donner le produit à sa mere ; mais, réfléchissant sur l'insufisance de ce secours, elle souhaite de ne pas aller au Couvent, afin de pouvoir servir sa mere et sa sœur, et les faire vivre par son travail, qu'elle se propose de rendre assez fructueux pour cela. La mere, pénétrée de reconnoissance pour cette aimable enfant, qu'elle avoit si long-tems mal connue, vient se jetter dans ses bras et l'accabler de caresses, et le mauvais cœur de Rosette, qui l'a si cruellement trompée, l'indigne et lui cause le plus grand chagrin. Lisette, qui ne sait rien de ce qui se passe ; mais qui voit Madame de Melcour en colere contre sa fille aînée, croit que l'amour de Versac est découvert : elle avoue tout, et donne à sa Maîtresse le dernier billet de Versac. Madame de Melcour est confondue de ce qu'elle apprend, et elle chasse ignominieusement la dangéreuse confidente. Elle veut punir Rosette ; mais Eugénie, à qui sa mere a dit qu'elle pouvoit tout espérer d'elle, demande la

grace de sa sœur et l'obtient. Florval déclare ses sentimens pour Eugénie, et Madame de Melcour la lui promet, en exhortant Rosette à se rendre digne, par sa conduite à venir, d'inspirer à un honnête homme le desir d'être uni à elle pour toujours.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LES DEUX SŒURS.

« Cette Piece a attiré au Théatre où elle a été représentée, cette classe choisie de Spectateurs qui cherchent des émotions douces et honnêtes. L'Auteur est une jeune Demoiselle, déja avantageusement connue par d'autres Ouvrages, (*Alexandrine*, ou l'*Amour est une vertu*, et *Le Chevalier de Saint Alme*, deux jolis Romans, et plusieurs Pieces de vers, répandues dans les Journaux et dans différens Recueils) et ce petit Drame ne peut que faire honneur à son cœur et à son esprit. Un but moral, et qu'il seroit à souhaiter que les meres de famille eussent toujours devant les yeux, un dialogue plein de naturel, de sentiment et de finesse, un contraste heureux de caracteres : voilà ce qui constitue cette Piece, qui a fait tant de plaisir à la représentation, et

qui ne perd rien à la lecture. Le sujet est cette prédilection des meres, trop commune, pour une fille, qui en est le moins digne, au préjudice de sa sœur, et les suites presque toujours funestes de cet aveuglement.... Chaque personnage de cette intéressante Comédie est dans sa véritable situation, et ne parle jamais que le langage qui lui est propre. Un Académicien, après la premiere représentation, dit à l'Auteur : *Qu'elle étoit bien modeste de se borner aux petites maisons de Thalie, quand elle est faite pour briller dans son plus beau sallon.* » Mercure de France, n°. 42, 18 Octobre 1783, page 119 et suivantes.

En effet, cette Piece vient d'être jouée sur le grand Théatre de Lyon, avec le même succès qu'elle avoit obtenu à celui des *Variétés amusantes* de Paris.

LES

DEUX SŒURS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MLLE DE SAINT-LÉGER;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre des Variétés Amusantes, le Samedi 14 Juin 1783.

PERSONNAGES.

Madame DE MELCOUR, Veuve.

ROSETTE, sa fille aînée, agée de quatorze ans.

EUGENIE, cadette d'un an.

M. DE FLORVAL, ami de la maison.

LISETTE, suivante.

UN LAQUAIS.

La Scene est dans le Sallon de Madame de Melcour.

LES
DEUX SŒURS,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule, tenant une lettre.*

DANS nos mains une Lettre d'amour doit se changer en billet au porteur; et ce M. de Versac ne me donne que deux louis pour remettre celle-ci à ma jeune maîtresse, dont il lui a plu de devenir amoureux au bal, pour l'y avoir vue une seule fois. Qui dit amoureux dit généreux.... Voici Mademoiselle Rosette. Dussé-je me brouiller avec elle, je garde le poulet.

(*Elle met la Lettre dans la poche de son tablier.*)

SCENE II.

ROSETTE, LISETTE.

ROSETTE.

AH! te voilà, ma chere Lisette! si tu savois combien je t'aime!... Mais qu'est-ce que tu caches donc là avec tant de soin? Quelque chose qui me regarde, j'en suis sûre?

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Bon ! ce n'est rien.

ROSETTE.

Laisse-moi voir un peu.... Je suis certaine.... Tiens, ce sera sûrement de.... Tu sais bien.... Regarde plutôt toi-même.... Est-ce que tu me boudes, ma chere Lisette ?

LISETTE.

A Dieu ne plaise, Mademoiselle, vous me dites des douceurs à la journée, depuis quelque tems.

ROSETTE.

Il est sûr que tu as toute ma confiance et mon amitié: oh ! c'est bien vrai ! Mais, quitte donc cet air emprunté.... Tu l'as vu, n'est-ce pas ? M'aime-t-il toujours ? Je parirois que c'est lui qui t'a donné ce billet pour moi.... Tu ris ?... Nous allons le lire, n'est-ce pas, ma bonne amie ?

LISETTE.

C'est ce qui vous trompe. Qu'il soit de lui, ou qu'il n'en soit pas, nous ne le lirons point.

ROSETTE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Ah ! pourquoi !.... Et que diroit Madame votre mere, dont vous êtes le bijou, si elle venoit à découvrir ce mystere ?

ROSETTE.

Elle ne le saura pas, puisque tu as la complaisance d'être dans nos intérêts.

LISETTE.

Je dois être dans les intérêts d'un mari, mais non dans ceux d'un amant.

ROSETTE.

Il m'épousera, sois en bien sûre. D'ailleurs, à mon âge, tu me parles déja mariage?

LISETTE.

A quatorze ans, déja vous parlez autrement?

ROSETTE.

Tu es ennuyeuse aujourd'hui, comme l'ami de maman.

LISETTE.

M. de Florval? Peste! Vous trouvez ennuyeux un homme de vingt-cinq ans, grand et bien fait? N'est-ce pas aussi parce qu'il rend justice à votre Sœur?

ROSETTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce que cela me fait qu'on regarde ma Sœur? Avec ses yeux toujours baissés, et tous les charmes qu'il lui prête, maman trouve ma physionomie cent fois plus animée que la sienne.

LISETTE.

Oh! vous êtes plus éveillée, sans contredit! D'ailleurs, votre maman vous gâte un peu, et vous en abusez pour l'éloigner de votre Sœur; mais, patience! elle triomphera par son mérite: c'est moi qui vous le prédis.

ROSETTE.

Tu voudrois m'impatienter; mais je ne prends jamais qu'en bonne part les choses que tu me dis.

LISETTE.

Mon Dieu, quelle douceur !

ROSETTE, *d'un air careſſant.*

Si tu voulois.... combien je t'aurois d'obligation !... Je ne l'oublierois de ma vie.

LISETTE.

Tout cela est inutile.

ROSETTE.

Ah ! c'en est trop ! je me faisois un plaisir, une véritable joie de vous donner ma jolie boîte à bombons, garnie en or ; j'avois déja dit à maman qu'elle étoit perdue, pour pouvoir en disposer : gardez votre Lettre, je garderai tous mes bijoux, moi.

LISETTE.

Vous n'aurez pas le meilleur, assurément. Qu'est-ce qu'une petite boîte comme celle-là dit au cœur ? Rien du tout : au lieu qu'une Lettre bien agréable, bien vive, bien passionnée trouble, émeut ; on la lit cent fois !

ROSETTE, *lui donnant ſa boîte, en détournant la vue.*

Prends donc des bombons dans cette jolie boîte.

LISETTE, *prenant la boîte, tout doucement, et lui donnant la Lettre, de la même maniere.*

Allons, prenez donc de l'amour dans ce charmant billet.

ROSETTE.

Que tu es bonne ! (*Elle lit.*)

« Ah ! quand pourrai-je vous revoir, ma charmante » Rosette ! Mon bonheur a fui comme une ombre

» légere, quand vous quittâtes cette assemblée où vous » brilliez seule, où je n'appercevois que vous »…. Lisette! il n'appercevoit que moi! (*Elle continue de lire.*) « Et je ne vis plus qu'un lieu de ténebres où j'avois vu » le Temple de la beauté. Dites, souveraine impérieuse » qui me tyrannisez avec violence, qui m'ôtez le re- » pos, le sommeil, la raison »…. Tu vois bien qu'il est amoureux fou! (*Elle acheve de lire.*) « Dites quand » il me sera possible d'admirer encore tant de charmes? » Inventez un stratagême : l'Amour en a mille….» Ah! la jolie Lettre!

SCENE III.

Madame DE MELCOUR, ROSETTE, LISETTE.

Madame DE MELCOUR.

QUE faites-vous-là, ma fille?

ROSETTE, *troublée.*

Rien…. maman…. (*Elle cache sa Lettre derriere elle, et la donne à Lisette.*)

LISETTE, *mettant la Lettre dans sa poche.*

Oh! rien du tout, Madame.

Madame DE MELCOUR, *à Rosette.*

Tant pis. Vous aimez votre maman, et vous ne vous attachez point à remplir les devoirs qu'elle vous prescrit?

ROSETTE, *embrassant sa Mere.*

Ma chere petite maman, j'allois....

Madame DE MELCOUR.

Je conçois qu'il est possible avec un cœur ingrat de désobéir à la mere qui nous ordonne impérieusement de suivre ses volontés ; mais comment peut-on rien refuser à celle qui ne nous conseille que pour notre bien, qui n'a en vue que notre avantage et notre bonheur ?

ROSETTE.

Ma chere maman, j'ai pris ce matin ma leçon de musique, et mon maître a été content.... oh ! bien content !

LISETTE, *à part.*

Je le crois, il est bien payé.

Madame DE MELCOUR.

C'est votre émulation, Rosette, qui doit vous répondre de vos progrès ! Vous avez un si bon moyen pour vous rendre l'étude agréable ! Dites : plus j'aurai de talens, plus j'aurai de consolations dans mes peines ; plus je serai utile un jour à mes enfans. Tenez, je vois, avec regret, que votre Sœur met plus d'application que vous à tout ce qu'elle fait.

ROSETTE, *bâillant.*

Maman, ma Sœur est d'un caractere si sombre, si différent du mien !...

LISETTE, *à part.*

Oh ! très-différent.

Madame DE MELCOUR.

J'aime votre gaieté, ma fille ; mais que j'aimerois à ne vous voir rire que quand vous seriez satisfaite de

vous même, à pouvoir regarder votre enjouement comme le signe certain de l'approbation que vous donneriez à votre conduite. Concevez-vous ce contentement intérieur dont je veux vous parler?

ROSETTE, *bâillant encore.*

Oui, maman; et pour vous plaire je mettrai à profit toutes les minutes de ma journée.

Madame DE MELCOUR, *à Lisette.*

Puisque c'est ainsi, Lisette, donnez-lui son métier; nous allons travailler ensemble.

(Elles se mettent à l'ouvrage, et Lisette sort.)

SCENE IV.

Madame DE MELCOUR, ROSETTE.

Madame DE MELCOUR.

QUITTONS un entretien trop sérieux. Vous irez bientôt à ce même bal, où vous vous êtes tant amusée, à ce que vous m'avez dit; et, cette fois, je vous y accompagnerai toutes les deux.

ROSETTE.

Vous.... y viendrez, maman?

Madame DE MELCOUR.

Assurément, mon cœur; croyez qu'il a fallu l'obstacle de ma mauvaise santé, ce jour là, la connoissance intime des personnes chez lesquelles vous étiez et ma condescendance pour vos plaisirs, pour vous avoir

confiées à Lisette. L'œil d'une mere ne doit jamais quitter ses enfans.

ROSETTE, *à part.*

Je le verrai donc encore une fois !

Madame DE MELCOUR.

Que fait votre sœur ?

ROSETTE.

Elle lit, dans sa chambre.

Madame DE MELCOUR.

Que le caractere de cet enfant est sérieux, pour son âge !

ROSETTE.

Ah, maman ! elle m'ennuie !... On n'y sauroit tenir. Quand nous sommes ensemble elle ne diroit pas quatre paroles, si je ne la questionnois. *La contrefaisant.*) *Oui, non, vous avez raison, ma Sœur.*

Madame DE MELCOUR.

Il est des personnes plus réservées les unes que les autres. (*A part.*) Une ame honnête, pourtant, se répand au dehors, et la sienne renfermée, n'agissant que sur elle-même.... (*Rosette embrasse sa mere.*) Oui, tu me dédommages. Ouvre-moi ton cœur ; ne connois jamais la contrainte et la dissimulation, avec celle qui voudroit rapprocher son âge du tien, pour mieux attirer ta confiance.

SCENE V.

EUGÉNIE, Madame DE MELCOUR, ROSETTE.

EUGÉNIE, *avec timidité.*

MAMAN, voudroit-elle me permettre aussi de travailler auprès d'elle ?

Madame DE MELCOUR, *avec bonté.*

Pourquoi me demander cette permission ? n'avez-vous pas toujours le droit de m'approcher ? Où pouvez-vous mieux être qu'auprès de moi ? (*Regardant ses enfans.*) Où suis-je mieux qu'auprès de vous ? (*Madame de Melcour fait signe de se contenir, à Rosette, qui affecte de l'embrasser.*)

EUGÉNIE.

Maman, je m'apperçois que je vous gêne; je m'en vais.

Madame DE MELCOUR, *à part.*

Voyez sa défiance ! est-elle assez dure à supporter ? (*Haut.*) Vous ne croyez point à la sincérité de mes discours ? Vous jugez donc votre mere, Mademoiselle ? et vous la condamnez, sans doute ?

EUGÉNIE, *à part.*

Je me sens prête à pleurer !

Madame DE MELCOUR, *avec un dépit qui éclate.*

Oui, parlez à part; renfermez tout au dedans de vous-même, ne laissez rien pénétrer de vos pensées, craignez qu'elles ne vous échappent ! . . . Ah ! si vous méditiez

sur les moyens de faire mon bonheur, vous changeriez de caractere, sans doute ! . . . Qu'attendez-vous pour vous asseoir ? A peine entrée, vous voudriez déja me quitter.

EUGÉNIE.

Je suis la seule personne avec qui maman se fâche.

Madame DE MELCOUR.

Un reproche ! et l'ai-je mérité, quand je souffre par elle ? (*Eugénie veut sortir.*) Restez, Mademoiselle. (*Tendrement.*) Mettez-vous auprès de moi, ma fille. (*Eugénie festonne.*) Vous irez au bal jeudi : vous aimez la danse, ainsi vous vous amuserez, du moins, je l'espere.

ROSETTE.

Oh ! je m'amuserai, moi ! je n'attends jamais qu'on me recommande de me divertir.

Madame DE MELCOUR, *à Eugénie.*

Eh ! bien ?

EUGÉNIE.

Est-ce à moi, que maman parle ?

Madame DE MELCOUR.

A qui donc ? Eh ! sans doute. (*A part.*) Loin de me deviner, elle ne m'entend seulement pas. . . . L'habit que j'ai commandé pour vous sera-t-il prêt ?

EUGÉNIE.

Maman, je n'en sais rien.

Madame DE MELCOUR, *avec humeur.*

Tant pis; à votre âge on n'est pas de cette indifférence pour la parure.

ROSETTE.

ROSETTE.

Ah ! ma petite maman ! on voyoit que toutes les Demoiselles me regardoient avec jalousie l'autre jour.... (*A sa sœur.*) Vous rappellez-vous, Eugénie, cette ennuyeuse femme, mal coiffée, qui avoit l'air si sot, et qui ne vouloit danser que des contredanses anciennes ?

EUGÉNIE.

Je l'ai perdue d'idée.

Madame DE MELCOUR, *à Rosette.*

Votre sœur vous fait la morale.

EUGÉNIE, *vivement.*

Maman, ce n'est pas mon intention.... Ah ! ne le croyez pas !

Madame DE MELCOUR.

Pourquoi donc vous effrayer de tout ? Je vois avec plaisir que vous n'avez point saisi les ridicules qui n'ont pu échapper à la critique de votre sœur.... Cette même critique seroit bien sévere à votre égard, Rosette, si l'on vous entendoit tenir d'aussi frivoles discours à votre âge.

SCENE VI.

LISETTE, Madame DE MELCOUR, ROSETTE, EUGÉNIE.

LISETTE.

MESDEMOISELLES, votre Maître de Géographie vous attend.

Madame DE MELCOUR.

Allez, mes enfans, allez. De la patience et de l'application sur-tout. (*Rosette embrasse sa mere; Eugénie la regarde, fait une profonde révérence et elles sortent, avec Lisette.*)

SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, *seule.*

POURQUOI, ne m'a-t-elle pas embrassée comme sa sœur? Sont-ce là de ces devoirs que l'on prescrit? et faut il dire à sa fille: embrassez-moi?... Ah! que cette indifférence m'est sensible!... Mais, songeons au bonheur de Rosette. Florval, le pere, est enchanté de l'hymen de son fils avec ma fille, projetté depuis si long-temps. Et moi, quel choix plus heureux pouvois-je faire? Qui jamais eut des mœurs plus douces, des qualités plus attachantes que cet aimable jeune homme?

SCENE VIII.

Monsieur DE FLORVAL, UN LAQUAIS, Madame DE MELCOUR.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR de Florval. (*Il sort.*)

Madame DE MELCOUR.

Pourquoi ne vous ai-je point vu pour le dîner, Florval? Vous le savez, l'amitié que j'ai pour votre pere s'étend tous les jours davantage sur vous, et je vous ai déja prié de regarder ma maison comme la vôtre.

FLORVAL.

Mon cœur vous respecte autant qu'il vous chérit, Madame, et ma reconnoissance....

Madame DE MELCOUR.

Brisons-là. (*Ils s'asseyent.*) J'avois besoin de vous voir. Ah!...

FLORVAL.

Vous soupirez?

Madame DE MELCOUR.

Qui n'a pas des peines, mon cher Florval!

FLORVAL.

Quelles que puissent être les vôtres, je les partagerai.

Madame DE MELCOUR.

Je n'abuserai pas de ce soin généreux; les plaisirs sont le seul sujet que l'on veut traiter à votre âge.

FLORVAL, *vivement.*

A mon âge on est sensible. Daignez vous confier.....

Madame DE MELCOUR.

On me croit une heureuse mere.... et cependant la douceur que ce titre si cher devroit répandre sur ma vie, est bien souvent troublée!

FLORVAL, *à part.*

Seroit-elle donc instruite de la témérité de Versac? (*Haut*) Vous m'étonnez. La charmante Rosette; cet enfant chéri, préféré, auroit il?...

Madame DE MELCOUR.

Je ne la préfere point à sa sœur: elle m'entraîne davantage, et voilà tout. Vous ne connoissez pas la foiblesse d'une mere, mon jeune ami, et le pouvoir des carresses sur son cœur. Rosette, franche, ingénue, n'oppose aucun obstacle à ma pénétration; je suis tous les mouvemens de ce cœur simple et pur, et reçois d'elle-même les moyens de la garantir et de veiller sur lui. Voilà le pouvoir qui flatte, qui honore une mere tendre, celui qu'elle tient de la confiance de sa fille, et non de la contrainte.

FLORVAL.

Combien de tels sentimens sont dignes de vous! Mais Eugénie est plus timide et non moins tendre, soyez-en certaine.

Madame DE MELCOUR.

C'est cette crainte qui me blesse. Jamais je ne pris un front sévere en parlant à mes enfans. Tout le secret de l'éducation est dans l'art de persuader; je le sens, et je me suis toujours rendue plus insinuante, plus indul-

gente avec eux que ne l'eût été toute autre personne dénuée de mes droits: aussi Rosette n'a-t-elle point cette timidité qui m'alarme dans sa sœur. Rien n'est prévu dans ses caresses: elle se jette, quand il lui plaît, dans mes bras, parce qu'elle ne sait point résister à la douce impulsion qui l'y porte. Pour prolonger le tems de la sécurité, j'ai prolongé celui de son enfance; elle en conserve tous les priviléges heureux. Eugénie, sa cadette, au contraire, en annonçant une raison trop précoce, montre une ame tardive, ténébreuse, pour ainsi dire; elle échappe à mes regards, à l'intérêt qu'elle doit m'inspirer, à mon cœur qui l'appelle.... Je ne le dis qu'à vous, mon cher Florval: souvent j'en verse des larmes!

FLORVAL.

Craignez aussi de vous livrer à une erreur dangereuse. Dans son regard seul se peint la sensibilité de son ame. Elle vous craint beaucoup; c'est qu'elle vous craint en proportion de ce qu'elle vous aime. Pourquoi ne pouvez-vous pas les apercevoir, quand tous les jours je découvre en elle mille vertus; et jusqu'à sa timidité, n'en est-elle pas une? n'est-elle pas la plus précieuse pour son sexe, la plus chere au nôtre!... Quelle est la jeune personne bien née qui n'est pas timide à treize ans? Oserai-je vous le dire? le cœur ne peut embrasser avec une parfaite égalité deux sentimens semblables; et, sans vous accuser d'injustice, il se pourroit aisément que Rosette l'eût toujours emporté sur sa sœur dans votre ame.

Madame DE MELCOUR.

Ce reproche me touche. Celle qui la premiere nous fit connoître un sentiment délicieux, doit nécessairement nous être bien chere ! il est facile de céder au pouvoir qu'elle a pris sur nous, dès en naissant ; mais je suis coupable, oui, je le suis, si j'ai fait appercevoir à Eugénie qu'elle étoit la cadette.

FLORVAL.

Non, vous ne fûtes jamais coupable envers elle.

Madame DE MELCOUR.

Je ne suis point rassurée, mon ami, sur ma conduite et sur son attachement. Aidez-moi à lire dans son cœur. J'ai déja remarqué la confiance que vous lui inspirez. Je vais assister un moment à la leçon de Géographie ; je l'enverrai ici tenir ma place auprès de vous. Dites-lui, mon cher Florval, que je suis dans le dessein de la mettre incessamment au couvent ; observez bien tous ses mouvemens, sachez pénétrer jusqu'au fond de son ame ; et si vous m'y trouvez, si le regret de me quitter l'afflige, si vous voyez ses larmes.... pardonnez-moi de les avoir fait couler ; je leur devrai le bonheur de ma vie.

FLORVAL.

Comptez que cette épreuve va vous assurer pour jamais de son cœur.

Madame DE MELCOUR.

Hélas! je n'ose encore l'espérer.... Voici des livres sur cette table, si vous voulez vous occuper en attendant ma fille. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

FLORVAL, *seul.*

SENSIBLE mere, vous doutez du cœur qui vous est acquis, et la prévention vous ferme les yeux sur celui qui vous reste à acquérir. Vous croyez, dans votre erreur, que le cœur de Rosette vous est ouvert; et dans ce même instant, il est une barriere entre vos deux ames: votre fille a un secret pour sa mere.... Ce fat de Versac m'a tout appris lui-même.... Oser m'avouer qu'il ressent de la passion pour une fille que ses mœurs lui ôtent le droit d'épouser!... Que je suis ému à la seule pensée de voir et d'affliger Eugénie! Non, ma tendresse pour elle n'est point une illusion. Eugénie est l'objet vertueux que desiroit mon cœur, quand il méditoit en secret sur le bonheur d'aimer.... La voilà.... Cachons-lui mon trouble.

SCENE X.

EUGÉNIE, FLORVAL.

EUGÉNIE, *à part.*

JE n'oserai jamais lui parler la premiere.... Je me sens toute tremblante.

FLORVAL.

Chere Eugénie! Eh! quoi, me craignez-vous donc?

aussi ? Une mere si tendre et si bonne, un ami..... qui ne songe qu'à vous, qui voudroit n'être occupé que du soin de votre bonheur ! sont-ils donc des objets de contrainte et d'effroi ?

EUGÉNIE.

J'ai bien des défauts, sans doute ; mais je ne suis point ingrate.

FLORVAL, *avec transport.*

Vous ! ingrate ? Oh non ! non, vous ne l'êtes point !.. Votre ame trop généreuse.... Mais aussi.... chere Eugénie ! pourquoi vous refuser une consolation si douce ? je ne vous vis jamais embrasser votre mere ! Ces caresses de l'innocence....

EUGÉNIE, *vivement.*

Ah ! quand Rosette est dans les bras de maman, que ne puis-je être seulement à ses pieds, je me trouverois trop heureuse !

FLORVAL.

Et vous la laissez dans l'erreur. Affligée de votre mélancholie, ne sachant comment y remédier, que sais-je ? par excès de délicatesse, vous soupçonnant de froideur, peut-être.... elle se trouve réduite à prendre un parti qui lui coûte beaucoup. Jugez-en vous-même : malgré l'amertume qu'elle trouve dans l'exécution d'un tel projet, elle se propose de vous mettre incessamment au Couvent.

EUGÉNIE.

Je ne la verrai donc plus tous les jours !.... Hélas ! tant mieux ! maman sera plus tranquille. Je m'aperçois souvent que je l'embarrasse, que ma présence

lui est importune : elle en sera délivrée. Quand je reviendrai, je me serai peut-être rendue plus digne de lui plaire.

FLORVAL.

Croyez, croyez qu'elle sentira bien vivement la privation où elle sera de son Eugénie !

EUGÉNIE.

Son Eugénie !.... Vous venez de prononcer ce mot-là d'une maniere !.... Ah ! maman ne m'a jamais appellée son Eugénie.

FLORVAL.

Plus je lis dans votre ame, plus je vois combien il vous seroit facile de faire le bonheur d'une mere qui vous aime.

EUGÉNIE.

Je fais ce que je peux. Elle desire beaucoup que ma sœur s'occupe, et tous les jours j'avance en secret son ouvrage. De même, quand maman a été bien malade, Rosette étoit un peu plus rassurée que moi sur l'état de sa santé ; et comme j'allois plus souvent qu'elle dans la chambre de maman, si-tôt qu'elle me disoit avec bonté : « Est-ce donc vous ma fille ? » je déguisois ma voix, et lui répondois, tout doucement : « Oui, ma chere maman, c'est moi, c'est Rosette ; » et elle étoit contente : cela faisoit du bien à sa santé, et je m'en allois quand je pleurois.

FLORVAL, *à part.*

Je suis pénétré !.... Je ne puis plus contenir les transports de mon cœur !

EUGÉNIE.

Qu'avez-vous donc ?

FLORVAL, *voulant se mettre à ses genoux, et se détournant avec précipitation.*

Eugénie !.... chere Eugénie !.... (*A part.*) Son âge... le respect qu'il m'inspire.... son innocence.... la confiance d'une mere.... non, je ne troublerai point la paix de son cœur.... C'est à l'amour !....

SCENE XI.

Madame DE MELCOUR, FLORVAL, EUGÉNIE.

Madame DE MELCOUR, *à part, fixant Eugénie.*

SA contenance est la même. Son air est serein.... (*A Eugénie.*) Ne cherchant que votre repos.... votre satisfaction.... j'ai dû prendre un parti assez rigoureux pour une mere sensible ; mais la nécessité !.... Vous êtes instruite apparemment de mes desseins sur vous ?

EUGÉNIE.

Maman, je vous obéirai.

Madame DE MELCOUR.

Allez. Remontez dans votre chambre.

(*Eugénie sort.*)

SCENE XII.

Madame DE MELCOUR, FLORVAL.

FLORVAL.

Vous paroissez agitée, Madame : quel motif?

Madame DE MELCOUR.

Ah ! ne me le demandez pas ! Je dus toujours m'attendre à trouver de la soumission dans mes enfans; mais étoit-ce donc là tout ce que ma tendresse avoit lieu d'en espérer ?

FLORVAL.

Douteriez-vous encore? Ah ! si vous aviez entendu votre chere Eugénie ! quel cœur plus tendre se développa jamais d'une maniere plus touchante ! Elle n'a nommé que vous pendant notre entretien, n'a consulté que vos intérêts : elle croit votre repos attaché à son absence; elle se soumet avec joie : aucun murmure. Sa mere ordonne de son sort ; le Ciel a parlé.... Mais quelle indifférence ?.... Je m'en apperçois trop, un voile épais couvre vos yeux. Laissez-moi les dessiller, laissez-moi faire une seconde épreuve, que vos deux filles subiront également. Ne m'interrogez pas. Mon bonheur tient au vôtre d'assez près pour que vous puissiez vous en rapporter entiérement à mes soins.

Madame DE MELCOUR.

Ils me touchent, mon cher Florval ! Mais parlons

de vous seul. Toute consolation n'est pas interdite à mon cœur. Mon amitié, aussi active que la vôtre, s'occupoit de vous, en secret : elle veille à votre félicité.... En pourrez vous douter, quand je vous dirai que, d'intelligence avec votre pere, je vous fais le sacrifice de tout ce que j'ai de plus précieux au monde ?

FLORVAL.

Quoi ! Madame.... elle seroit à moi ? Dieu ! Eugénie....

Madame DE MELCOUR.

Oui, mon ami, Rosette est à vous.... Mais quoi ! vous semblez interdit, vous pâlissez !

SCENE XIII.

LISETTE, Madame DE MELCOUR, FLORVAL.

LISETTE.

AH, Madame ! Mademoiselle Eugénie pleure ! elle fond en larmes !

Madame DE MELCOUR, *s'appuyant sur Florval.*

Elle pleure ! mon cher Florval, Eugénie ! elle pleure !

LISETTE, *à part.*

Comme Madame dit cela avec joie ! On voit bien qu'elle ne l'aime pas autant que Mademoiselle Rosette.

Madame DE MELCOUR, *à Lisette.*

Il suffit, laissez-nous. (*Lisette sort.*)

SCENE XIV.

SCENE XIV.

Madame DE MELCOUR, FLORVAL.

FLORVAL.

MADAME, au nom de l'amitié, de tout ce qui vous est cher, accordez-moi la grace que je vous demande ! Eugénie émue, en larmes, parle déja vivement à votre cœur ; connoissez-la mieux. Daignez passer dans ce cabinet, d'où vous pourrez entendre ; et n'en sortez qu'à un signal de ma part. Elle voudra compter auprès de vous les derniers instans qui vont l'en séparer, à ce qu'elle croit ; ne vous trouvant pas ici, je profiterai de cela pour l'entretien que je desire et que je vous supplie de m'accorder.

Madame DE MELCOUR.

Qu'exigez-vous !

FLORVAL.

Votre bonheur et celui d'Eugénie.

Madame DE MELCOUR.

Vous le voulez.... Paix. J'entends ma fille. (*Elle se cache dans le cabinet.*)

SCENE XV.

ROSETTE, FLORVAL.

ROSETTE.

OU donc est maman ? je ne la vois point ici. Ma sœur pleure.... Ah ! je voudrois bien que vous me dissiez pourquoi. Vous le savez, sans doute ; mais vous ne me direz rien, parce que vous me cachez tout.

FLORVAL.

Si j'avois des secrets pour vous, ce seroit par la seule crainte de vous faire de la peine en vous les découvrant : la beauté ne devroit jamais répandre de larmes.

ROSETTE, *à part.*

Il faut le connoître, M. de Florval : il est plus aimable que je ne le croyois.... (*Haut.*) Vous m'apprendrez donc tout ce que vous savez, si je vous en prie bien fort ?

FLORVAL.

Assurément. Je ne pourrai résister à vos prieres.... (*D'un air indifférent.*) La premiere nouvelle, et la moins affligeante, c'est qu'on va mettre Eugénie au Couvent.

ROSETTE.

Au Couvent ! est-ce bien vrai ?.... Et cela vous fait-il de la peine, Monsieur ?

FLORVAL.

Nullement, je vous le jure! Vous devez le voir dans mes yeux.

ROSETTE, *à part.*

M'aimeroit-il donc aussi?

FLORVAL.

Je crois qu'elle partira demain.

ROSETTE.

Ce séjour la dissipera. Elle est si peu faite pour le monde, ma pauvre petite sœur! ... (*A part.*) Oh! c'est bon! j'étois à-peu-près l'enfant gâté, je serai la fille unique.

FLORVAL, *à part, d'une maniere a être entendu.*

Non, je ne saurai jamais me résoudre à l'affliger: qu'un autre lui apprenne ses malheurs, qu'il en ait le courage, pour moi....

ROSETTE.

Vous parlez de malheurs. Vous me cachez quelque chose?.... Voilà donc comme vous tenez votre promesse?

FLORVAL.

Que vous êtes cruelle! d'abuser de votre ascendant sur moi pour en apprendre ce que je voudrois vous cacher, au prix de tout!

ROSETTE.

Mon Dieu! vous m'effrayez! Dites-moi ce secret; dites-le moi tout-à-l'heure. Je le veux.

FLORVAL.

Hélas!

ROSETTE.

Peut-on faire languir à ce point !

FLORVAL.

Vous me contraignez à vous obéir ; vous voulez recevoir de moi le coup qui va vous frapper. Eh ! bien....

ROSETTE.

Mais quoi donc ?

FLORVAL.

Votre mere....

ROSETTE, *avec impatience.*

Maman ?

FLORVAL.

Votre mere est ruinée !

ROSETTE, *pleurant presque.*

Elle est ruinée !... comment ! ruinée ?... Ah ! Monsieur, nons n'aurons plus de carosse, ni de domestiques pour nous servir ?

FLORVAL.

La plus affreuse misere....

ROSETTE.

Que je suis donc malheureuse ! Je ne m'accoutumerai jamais à la misere.... Non, cela n'est pas possible.... Priez maman, priez-là, Monsieur, de me mettre au Couvent comme ma sœur.... (*A Eugénie qui paroît.*) Ah ! pleurez à présent ; vous en avez assez de sujet : maman est ruinée. (*Elle sort.*)

SCENE XVI.

EUGENIE, FLORVAL.

EUGÉNIE, *alarmée.*

Quoi! maman?... elle a des malheurs?...

FLORVAL.

Je ne puis vous les cacher, ma chere Eugénie. Un homme dont la physionomie annonçoit la probité, qui depuis le veuvage de Madame de Melcour avoit toute sa fortune entre les mains, vient de faire banqueroute, et de l'envelopper dans sa ruine....

EUGÉNIE, *désespérée.*

Maman! maman!... est-elle donc bien affligée?... Et vous la laissez seule, vous Monsieur, vous son ami!... (*Elle défait ses boucles d'oreilles et son collier.*) M. de Florval, vous m'avez toujours obligée: vendez mes bijoux, vendez-les tous; donnez-en l'argent à maman.... Mais quelle foible ressource!... Allons je broderai si bien, je travaillerai avec tant d'assiduité.... Obtenez une grace: c'est à vous que je la demande; obtenez de ma mere que je n'aille plus au Couvent. Je lui serai utile aux travaux de la maison; je suis forte, quoique je paroisse délicate. Ma sœur la consolera, s'occupera du soin de lui plaire, et moi, je les servirai.

SCENE XVII.

Madame DE MELCOUR, FLORVAL, EUGÉNIE.

Madame DE MELCOUR, *se jettant dans les bras d'Eugénie.*

PARDONNE à ta mere, daigne lui pardonner, ô ma chere Eugénie !

EUGÉNIE.

Vous m'embrassez, maman ! ... que ne puis-je adoucir vos chagrins, comme vous savez me consoler !

Madame DE MELCOUR.

Des chagrins ! j'en aurois quand tu m'aimes, quand je connois ton cœur et tes vertus ? ... (*A Florval.*) Je fus cruellement abusée !.. je perds une erreur délicieuse ; mais la vérité m'est cent fois plus chere. Mon ami, je vous dois tout.... Ne contraignez point ces douces larmes, qui vous échappent ! ... elles m'éclairent : vous serez heureux... (*A Eugénie.*) Tu seras heureuse ; oui...

SCENE XVIII.

LISETTE, Madame DE MELCOUR, EUGÉNIE, FLORVAL.

LISETTE, *à Madame de Melcour.*

AH! Madame, il est donc vrai que nous allons perdre Mademoiselle Eugénie? C'est une désolation ici, depuis que nous savons tous son départ !...

Madame DE MELCOUR.

Elle ne quittera jamais le cœur qu'elle a rempli. Si l'on savoit punir les ingrats, si j'en croyois l'indifférence qu'une fille insensible m'inspire, ce seroit elle que j'éloignerois à l'instant.... Allez; qu'elle ne paroisse pas devant mes yeux.

LISETTE.

Je ne puis savoir de qui Madame veut parler?

Madame DE MELCOUR, *vivement.*

Eh! quelle autre abusera de ma tendresse, si ce n'est Rosette?

LISETTE, *à part.*

Elle sait tout; je suis perdue!... (*Haut.*) Ah! Madame, ne me chassez pas!... Voici le billet de M. de Versac, à Mademoiselle Rosette. (*Elle lui donne le billet.*) Ce n'est que le second qu'il lui a écrit, depuis qu'il en est devenu amoureux au bal. J'attendois un moment favorable pour vous le donner et vous prouver mon zéle; et croyez que j'ai fait bien des remon-

trances à Mademoiselle votre fille. . . . Oh ! rien n'est plus vrai, rien n'est plus vrai !

Madame DE MELCOUR, *à part.*

Versac ! . . . un billet à ma fille ! . . . une intrigue. . . ? Quel mystere se laisse entrevoir ? N'avilissons pas l'une aux yeux de l'autre.... (*A Eugénie et à Florval.*) Retirez-vous pour un moment Eugénie.... Florval, laissez-moi. (*Eugénie et Florval sortent. Madame de Melcour lit le billet tout bas.*) Un homme sans mœurs ! (*A Lisette.*) Que Rosette descende à l'instant. . . . et, vous, sortez, pour jamais, de ma présence.

LISETTE.

Madame ! . . .

Madame DE MELCOUR.

Je ne puis vous pardonner ; vous ne pouvez vous justifier. (*Lisette sort.*)

SCENE XIX.

Madame DE MELCOUR, *seule.*

J'AI donc exposé ma fille par ma négligence ? et quand je m'arrogerai le droit de condamner sa conduite, elle aura celui de me reprocher la mienne ! Sans Eugénie mon cœur seroit-il assez déchiré ? . . . Voici Rosette. . . . Quelle est ma foiblesse ! . . . Ah ! je l'aimois avec idolâtrie !

SCENE XX.

ROSETTE, Madame DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR.

AVANCEZ : levez ce front humilié par l'idée de la misere, et voyez sur le mien la rougeur que votre bassesse y porte. Vous n'êtes point pauvre ; vous êtes dégradée : vous avez encore tous vos biens ; mais vous avez perdu ma tendresse. Infortunée ! presque dès en naissant, quoi ! déja vous rènoncez au bonheur ; vous vous rendez méprisable !

ROSETTE.

Maman ! qu'ai-je donc fait pour mériter votre colere ?

Madame DE MELCOUR, *lui donnant la Lettre.*

Lisez ma honte, et la vôtre.... Au reste, je ne m'en étonne plus. A quelles vertus peut-on prétendre en n'aimant pas sa mere ?

ROSETTE, *à part.*

Lisette m'a trahie, Ciel !

Madame DE MELCOUR.

Le crime se trahit lui-même. L'homme capable de séduire mes domestiques, de chercher à vous corrompre, l'est de vous nuire, de vous perdre dans l'esprit d'autrui. Dans vingt maisons actuellement on lit vos Lettres.

ROSETTE.

Je n'en ai pas écrit.

Madame DE MELCOUR.

On publie votre intrigue. On mesure, en frémissant, jusques où peut aller un jour l'audace d'une femme qui commence si jeune à manquer de délicatesse et de pudeur ! Jeune insensée ! il n'appartenoit qu'à moi de douter de votre tendresse.... Mais pouvois-tu douter de la mienne, et des soins que j'aurois pris de ta félicité ?

ROSETTE, *se jettant aux pieds de sa mere.*

Ah ! maman ! rendez-la moi cette tendresse si précieuse, que j'ai mérité de perdre, et sans laquelle je ne puis vivre !

Madame DE MELCOUR.

Relevez-vous ; je ne laisse point les ingrats à mes pieds.

ROSETTE.

Maman !

Madame DE MELCOUR.

Vous irez demain au Couvent, Mademoiselle.

ROSETTE.

Ordonnez de ma vie, et vous me verrez soumise ; mais ne m'éloignez pas accablée de votre indignation !

Madame DE MELCOUR, *à part.*

J'appelle en vain ma sévérité !

SCENE XXI et derniere.

EUGÉNIE, FLORVAL, Madame DE MELCOUR, ROSETTE,

Madame DE MELCOUR, *à Eugénie.*

VIENS, toi, ma chere Eugénie, viens tout espérer, tout attendre de ton pouvoir sur mon cœur! Quels dédommagemens pourront jamais réparer mes torts envers toi! J'ai pu te méconnoître! Épuise, à ton tour, mes bienfaits; ordonne, parle: qu'exiges-tu de ma tendresse?

EUGENIE, *dans les bras de sa Mere.*

Oh! maman! la grace de ma sœur!

ROSETTE.

Eugénie, combien je vous respecte et me propose de vous prendre pour modele! Oui, ma sœur, unissez-vous à moi pour fléchir maman, que j'ai trop offensée, dont je n'ai pas assez senti les bontés.... Mais j'en reconnois tout le prix; et c'est par mon amour, mes soins et des vertus que je veux désormais les mériter.

Madame DE MELCOUR.

Embrassez-moi, mes enfans!... Ce jour où j'ai versé des pleurs est le plus heureux de ma vie.... (*A Florval.*) Et vous, mon cher Florval, à qui je dois ces doux instans! j'ai lu dans votre cœur: nourrissez

y l'espoir qui vous flatte; je vous promets Eugénie : vous serez l'un à l'autre.

FLORVAL.

Ah ! Madame ! je l'adorois ! Recevez, pour Eugénie, ce premier aveu de mon amour !

Madame DE MELCOUR, *à Eugénie.*

Ne cache point ta rougeur, ma fille : elle me promet ta félicité.... (*A Rosette.*) Vous le voyez, elle a mérité la main d'un homme vertueux : il ne tiendra qu'à vous qu'on cherche à mériter la vôtre. Les fautes servent à nous éclairer : c'est pour cela, mes enfans, que je ne rougis point à vos yeux de mes foiblesses, parce qu'elles pourront vous guider dans la conduite de votre vie, et vous apprendre que le premier devoir d'une mere est de veiller sur ses enfans, et de leur assigner à tous la même place dans son cœur.

FIN.

LES TROIS DAMIS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

